

Regard psychanalytique sur l'homoparentalité gay : enjeux psychiques du recours à la gestation pour autrui (GPA)

Despina Naziri

DANS **CAHIERS DE PSYCHOLOGIE CLINIQUE** 2023/1 (N° 60), PAGES 147 À 171
ÉDITIONS **DE BOECK SUPÉRIEUR**

ISSN 1370-074X

ISBN 9782807399549

DOI 10.3917/cpc.060.0147

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2023-1-page-147.htm>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

REGARD PSYCHANALYTIQUE SUR L'HOMOPARENTALITÉ GAY : ENJEUX PSYCHIQUES DU RECOURS À LA GESTATION POUR AUTRUI (GPA)

Despina NAZIRI

Professeure en psychologie clinique, Université de Liège.

Psychanalyste, Société belge de Psychanalyse.

dnaziri@hotmail.com

RÉSUMÉ : L'objectif de cet article est la présentation des principales données d'une étude clinique d'orientation psychanalytique portant sur les représentations de la fonction parentale des couples des pères gays ayant eu accès à la parentalité grâce au recours à la Gestation pour Autrui (GPA). La revue de la littérature francophone et anglo-saxonne relative à l'expérience des hommes gays de devenir parents à travers la GPA mais surtout la référence à nos travaux précédents portant sur l'accès à la parentalité des couples lesbiens, permet de situer le contexte théorique et méthodologique de la recherche actuelle. À travers la présentation de deux vignettes cliniques qui illustrent l'analyse des entretiens réalisés avec 12 couples d'hommes gays et un père célibataire, l'article

explore la construction et la réalisation du projet de parentalité au sein du couple (le vécu de la conception de l'enfant par GPA, de la grossesse et de l'accouchement) ainsi que des liens tissés entre les parents et les tiers de procréation (donneuse d'ovocytes et gestatrice) ainsi qu'avec leurs enfants. Certaines thématiques ont particulièrement retenu notre attention : le désir fervent de ces hommes de devenir parents ; la représentation du féminin et du maternel des pères gays en lien avec la place attribuée à la gestatrice dans la réalité et au niveau du fantasme ; l'analyse des facteurs qui permettent aux pères d'occuper avec grande conviction la place d'un parent suffisamment bon vis-à-vis de leurs enfants.

MOTS clés : homoparentalité, pères gays, gestation pour autrui, fonction maternelle, fonction parentale, bisexualité psychique

A PSYCHOANALYTIC LOOK AT GAY HOMOPARENTALITY: PSYCHIC ISSUES WITH USING A SURROGATE

ABSTRACT: This article seeks to present the main data of a psychoanalytically-based clinical study on the representations of the parental function of gay fathers who have had access to parenthood through surrogacy. Reviewing the francophone and anglophone literature on gay men's experience of surrogacy, but especially our previous work on lesbian couples' access to parenthood, allows us to situate the theoretical and methodological context of the current research. Through the presentation of two clinical cases that illustrate the analysis of interviews conducted with twelve couples of gay men and a single father, the article explores the construction and realization of the parental project within the couple (the experience of the conception of the child by surrogacy, the pregnancy, and the delivery) as well as the ties established between the gay fathers and the third party (egg donor and surrogate) and with their own children. Certain themes particularly caught our attention: the very strong desire of these gay men to become parents; the perception of the feminine and maternal by gay fathers in relation to the place attributed to the surrogate in reality and in fantasy; and the analysis of the factors that allow fathers to occupy with great conviction the place of a good enough parent with respect to their children.

KEYWORDS : same-sex parenthood, gay fathers, surrogacy, maternal function, parental function, psychic bisexuality

Dans le cadre de cet article je voudrais proposer un regard psychanalytique sur les multiples questions que la pratique controversée de la GPA pose, notamment en ce qui concerne l'accès des couples gays à la parentalité. À travers des vignettes cliniques, j'explore le vécu des parents gay du point de vue psychodynamique, c'est-à-dire dans le registre du fonctionnement psychique conscient et inconscient et au-delà d'une approche phénoménologique, telle qu'on nous la propose dans les études sociologiques et ethnologiques ; approche néanmoins qui nous paraît précieuse quant à la compréhension de cette pratique de PMA qui comporte jusqu'à présent beaucoup d'aspects énigmatiques.

Plus concrètement, il m'a paru opportun, avant de me lancer dans l'exploration des premières données que j'ai recueillies à travers la recherche clinique que j'ai entreprise depuis quelques mois, de repréciser les repères dont je me suis servie afin de construire un cadre théorique de « lecture » de ces données. Ces repères consistent : a) à revoir des apports de la littérature francophone et anglo-saxonne quant à certains aspects de la pratique de la GPA qui me semblent particulièrement intrigants pour un questionnement psychanalytique b) à revisiter certaines hypothèses psychanalytiques qui nous avaient parues très heuristiques lors de notre tentative, avec E. Feld, sur l'(homo)parentalité des femmes lesbiennes c) à réfléchir sur certaines observations liées à mon vécu contre-transférentiel de chercheuse durant la rencontre avec les pères gays mais aussi lors de l'analyse des entretiens retranscrits.

A) Revue bibliographique

Tenter une revue bibliographique en utilisant des mots-clefs « GPA » et éventuellement « Homoparentalité », m'a rapidement amenée à une double constatation : a) ces dernières années, il y a, d'une part beaucoup plus d'études portant sur le vécu des parents intentionnels hétérosexuels impliqués dans une GPA alors que d'autres études portant sur les pères gays sont peu nombreuses ; b) la multitude des publications sociologiques et ethnologiques contraste avec l'extrême rareté des travaux psychanalytiques. Consulter, par la suite, certains de ces travaux m'a permis de comprendre que plusieurs constatations, d'un intérêt phénoménologique, auxquelles je suis parvenue dans le cadre de ma propre recherche et lors des

rencontres avec des couples des pères gays, croisent des données déjà recensées tant du côté francophone qu'anglo-saxon.

C'est effectivement la lecture des travaux pionniers en milieu francophone de Martine Gross (Gross et Mehl, 2011 ; Gross, 2018) qui m'a initialement permis de former une image plus précise de la richesse des représentations mais aussi de l'éventail des contradictions avec lesquelles se déploie l'expérience de la paternité gay, et notamment celles des hommes qui recourent à la GPA. Plus concrètement, à travers son étude plus récente concernant les liens entre les pères gays et les gestatrices, j'ai pu saisir certaines dimensions importantes à nos yeux, telles que : le choix pour la GPA dépend du désir des pères de créer « un caractère de « normalité », de conformité aux attentes dominantes », et d'attribuer ainsi un caractère naturel à l'engendrement (Gross, 2018, p.7), même s'il s'agit d'une apparence ; ce choix dépend aussi de leurs inquiétudes que la séparation d'avec l'enfant soit vécue comme un abandon par la gestatrice et/ou l'enfant mais aussi de leur crainte que la gestatrice « traditionnelle » ne soit pas trop idéalisée. Car, comme le dit E. Gratton (2013), la GPA soulève deux tabous : choisir de devenir père sans mère, ou peut-être plus précisément sans rapport sexuel avec une femme, choisir que l'enfant soit abandonné par la femme qui l'a porté. Ainsi la GPA, comme l'ensemble des techniques de PMA, amène « à déconstruire en matière d'engendrement et de filiation ce qui nous paraît naturel et bouleverse la perspective qui considère la reproduction comme un acte de nature » (Courduriès, 2016). Néanmoins la GPA, surtout celle qui s'associe à l'homoparentalité gay, introduit, de surcroît, une nouveauté radicale du point de vue anthropologique, en tout cas dans la société occidentale : elle permet de s'affranchir de la norme selon laquelle on ne peut pas devenir père sans désigner la femme qui a porté l'enfant, ou sans que la femme qui porte l'enfant le désigne comme père (Cadoret, 2001). Cette configuration initiée par la GPA où des femmes (donneuse d'ovocytes et porteuse) « participent à la paternité d'hommes sans devenir elles-mêmes des « mères à part entière » (Gratton, *ibid.*, p. 30), ouvre la voie à ce que la fonction « maternante » (ou du caregiver maternel) puisse être (exclusivement) occupée par des hommes.

De ce fait, l'homoparentalité lorsqu'elle se conjugue au masculin, fait vaciller la représentation habituelle de la maternité sur son socle (Gross, 2011) et par conséquent elle devient très interpellante car elle nous confronte à la question : qu'est-ce que c'est d'être

parent, d'être mère ou père, quand la fonction parentale se divise entre différents acteurs ? Les travaux de recherche de M. Gross (2011, 2018) nous montrent que les pères gays « hésitent entre plusieurs représentations et naviguent entre différents modèles de parenté » (Gross 2018, p. 9) ; ils combinent même des représentations contrastées et se différencient entre eux non seulement par rapport au statut relationnel qu'ils vont attribuer aux femmes qui les ont aidés à devenir père mais aussi par rapport à la construction des liens qu'ils vont instaurer dans la réalité avec ces femmes. Certains parmi ceux que M. Gross a rencontrés (en tout une soixantaine environ), estiment que « leurs enfants n'ont (ou n'auront) pas de maman... Ils ne nient pas l'existence de ces « tiers de naissance », mais considèrent qu'une mère est avant tout quelqu'un qui s'implique au quotidien dans les soins et l'éducation » (Gross, 2011, p. 107) ; ce qui n'empêche pas que des relations s'instaurent avec elles, et le plus souvent uniquement avec la gestatrice, et le couple d'hommes.

Des thématiques similaires ressortent quand on parcourt les données issues des recherches anglo-saxonnes : les représentations des mères porteuses ainsi que les significations de la paternité génétique (Dempsey, 2015 ; Bergman *et al.*, 2010) peuvent varier et parfois se contredire dans les témoignages (Carone *et al.*, 2016, p. 6) des pères gays ; des contradictions qui peuvent devenir compréhensibles quand on les inscrit dans le réseau familial et l'histoire familiale des partenaires du couple gay. Ce qui amène certains chercheurs à considérer que les pères gays sont en train de « concilier des contradictions au niveau de leur identité » (Bergman, *et al.*, *ibid.*, p. 4), de « négocier différentes identités » ou, encore, de « reconfigurer les liens de parenté » (Blake, *et al.*, 2016 p. 7). On apprend aussi que les pères gays aspirent plus souvent que leurs enfants au maintien des liens avec les gestatrices (Blake *et al.*, *ibid.*). Par ailleurs, d'autres dimensions sont investiguées dans des études anglo-saxonnes autour de la GPA choisie par des pères gays, telles que le fait de suivre et de vivre à distance la grossesse des gestatrices (Blake *et al.*, *ibid.* ; Carone *et al.*, *ibid.*), la révélation des origines de l'enfant, ainsi que le statut attribué à la donneuse d'ovocytes (Blake *et al.*, *ibid.* ; Dempsey, *ibid.*).

B) Notre recherche : apport d'un regard clinique psychanalytique

Me pencher de nouveau sur l'expérience de l'homoparentalité, cette fois-ci du côté masculin, m'incite à réinterroger ce qu'un regard clinique psychanalytique peut apporter aux contributions, déjà réalisées en sciences sociales, pour la compréhension de cette expérience novatrice et complexe. Considérer que l'expérience du devenir parent, pour un sujet ou pour un couple, s'inscrit dans des enjeux conscients et inconscients en rapport avec les conflits intrapsychiques qui le fondent, pourrait nous amener à supposer ceci : les fluctuations des représentations des sujets concernés et les contradictions apparentes dans leurs discours et pratiques peuvent renvoyer à des compromis psychiques qui se mettent en place inconsciemment, en fonction de leur fonctionnement psychique (notamment au niveau des mécanismes de défense) et en lien avec l'histoire de chacun des pères et avec l'histoire de leur couple.

De ce fait, le parcours de réflexion que nous avons réalisé avec E. Feld (Naziri et Feld-Elzon, 2012)¹ en travaillant sur les enjeux psychiques de la parentalité lesbienne, me permet d'aborder le nouveau chantier de recherche, en ayant une certaine conviction quant à la validité de la constatation suivante : « pour les sujets homosexuels aussi, l'expérience de la parentalité réactualise des conflits intrapsychiques liés à l'œdipe, à la bisexualité psychique, à la scène primitive et ceci aussi bien dans le lien aux générations antérieures, dans le lien de couple, dans le lien au tiers de procréation, dans le lien aux enfants ». (Naziri et Ducouso, 2021, p. 115).

En réalisant pendant six mois environ treize entretiens (dès début Mai à fin Octobre 2022), j'ai été très vite frappée par certaines observations, dans un registre phénoménologique, qui ont capté mon attention² ; ces observations, qui se réfèrent quasi-

1 Je tiens à remercier ma collègue psychanalyste Eliane Feld-Elzon pour notre collaboration fructueuse lors de la recherche avec les mères lesbiennes, évoquée dans cet article, notamment quant à l'analyse qualitative du matériel clinique et à l'élaboration théorique.

2 Plus précisément, les entretiens ont été réalisés avec douze couples des pères gays et un père homosexuel célibataire avec lesquels nous avons mené des entretiens semi-directifs ainsi qu'un arbre généalogique. Les participants à cette recherche ont été recrutés en Belgique et en France en utilisant comme modes de recrutement le « bouche-à-oreille » et la diffusion d'une annonce sur internet. La majorité des entretiens (huit) ont été réalisées au domicile des parents (sept en Belgique et un entretien aux Pays Bas) ; le reste des entretiens (trois couples

ment à la totalité des entretiens, peuvent se résumer ainsi : dans chaque couple au moins un des partenaires a affirmé dès le début de l'entretien (et suite à la consigne donnée) qu'il avait conscience d'un désir d'enfant très fort, « depuis très jeune » ou « depuis toujours » ; ce désir d'enfant rencontre celui de son partenaire (ou il est rapidement transmis à celui-ci) dès le début de la constitution de leur couple ; le projet d'avoir un enfant dans la réalité, malgré l'obstacle que leur homosexualité représente, devient envisageable à partir du moment où ils s'installent dans leur relation « conjugale » qui acquiert un caractère très solide au fil du temps ; la femme « porteuse » n'est pas considérée comme une mère même si on lui reconnaît une place fort importante dans tout le processus de l'accès à la paternité et qu'on ressent beaucoup de gratitude vis-à-vis de sa personne ; l'histoire familiale de l'un des partenaires (au moins) est souvent marquée par l'existence des conflits importants, marquant notamment la relation avec son père ; une contradiction semble apparaître entre leur conviction profonde de pouvoir être des bons parents et la quête d'une légitimité, d'une reconnaissance de la part de différentes instances surmoïques, situées à la fois dans leur monde interne et l'environnement externe.

Ayant en tête ces observations qui sont imprégnées de tout le questionnement psychanalytique que j'avais développé lors des recherches précédentes, je me suis lancée dans l'analyse des entretiens retranscrits. Cette étape du travail qui renvoie à une deuxième « écoute » du discours des hommes interviewés, a permis et amené à la fois, l'émergence de nouvelles questions :

- Comment peut-on comprendre ce désir ardent (ce besoin ?) d'enfant chez ces hommes qui les amène à s'affranchir des normes aussi imposantes jusqu'à présent mais aussi à franchir

et le père célibataire) ont été réalisés à travers une plateforme (zoom) à cause de la distance géographique importante entre la chercheuse et les participants. Plus concrètement, les douze couples de notre échantillon vivent ensemble depuis en moyenne quatorze ans. L'âge moyen de deux partenaires est de 37 ans et l'âge moyen de leurs enfants est quatre ans et demi. Il y a un couple qui a trois enfants, deux couples qui ont deux enfants alors que tous les autres ont un seul enfant. Parmi les couples que nous avons interviewés neuf sont de nationalité belge et les autres participants sont français (trois couples et le père célibataire). Quant au pays de réalisation de la GPA huit couples sont allés aux États-Unis, trois au Canada, un couple à Bolivie et le père célibataire à Ukraine. Ces entretiens ont duré deux heures et demie environ et les deux membres du couple y participaient en même temps. L'analyse clinique du matériel qui se fait progressivement, peut être qualifiée de psychodynamique car basée sur l'analyse des défenses, des processus inconscients permettant de dégager un scénario fantasmatique dans chaque histoire.

une multitude d'obstacles, dans la réalité, afin de réaliser ce projet d'enfant si compliqué ?

- Comment peut-on « entendre » la conviction profonde, exprimée sans aucune nécessité d'affirmation, avec laquelle ils exercent la fonction parentale et considèrent que leur enfant a « deux pères mais pas de mère » ?
- Dans cette configuration familiale particulière, qu'est ce qui permet à ces pères de se représenter en tant que parent suffisamment bon pour leur enfant ainsi ce que c'est un tiers pour eux dans l'expérience complexe qu'ils vivent ? Comment ces représentations sont-elles imprégnées par leurs fantasmes forgés tout au long de leur histoire ?
- Comment sont-ils amenés à contenir les différents affects, souvent très forts, qu'ils éprouvent non seulement vis-à-vis des personnes directement impliquées dans le processus de GPA (donneuse d'ovocytes, gestatrice, corps médical) mais aussi vis-à-vis de leur cercle familial et amical ainsi que les différentes instances administratives responsables de la reconnaissance légale de leur paternité ?
- Comment pourrait-on cerner les représentations de relation d'objet que les pères gays déploient, surtout à travers le récit d'origines qu'ils construisent pour raconter leur rencontre et leurs interactions avec la femme porteuse ?

Avancer une réponse à ces questions ne peut se faire qu'en se penchant sur l'expérience unique et particulière de chaque couple et saisir ainsi les déclinaisons différentes que la même démarche, c'est-à-dire le long et sinueux parcours des hommes homosexuels qui deviennent pères, peut revêtir. Ainsi j'ai procédé à l'analyse de chaque entretien en utilisant a priori comme balise le postulat suivant, issu du travail avec E. Feld : « pour les deux partenaires, le souhait d'enfant semble convoquer les inscriptions de relations avec leurs parents, les représentations de rôles du père, de la mère, leurs conceptions de la fonction maternelle et de la fonction paternelle sur fond d'activation de la scène primitive et des théories sexuelles infantiles » (Naziri et Ducouso, 2021, p. 118). Plus concrètement, E. Feld (2010) avait avancé l'hypothèse selon laquelle, l'implication des femmes lesbiennes dans l'IAD renvoie à une première scène primitive fondée sur la rencontre fécondante entre la mère biologique et le donneur, moment fondateur du roman familial ; néanmoins cette première scène primitive peut

être accompagnée (doublée ?) d'une deuxième scène, produit de l'élaboration fantasmatique de l'excitation suscitée par le couple érotique des deux mères.

Cependant ma démarche de rencontrer des pères gays et écouter le récit de leurs parcours vers la paternité à travers la GPA, m'a amené à élargir l'hypothèse initiale d'une double scène primitive (liée à l'IAD) et à adopter la réflexion de Cl. Veuillet-Comber (2017) qui a avancé, de son côté, l'hypothèse d'une triple scène (liée à la GPA) qui se déploie dans le temps par étapes successives : la scène du désir parental, la scène de la conception-fécondation et la scène de la gestation (suivi de l'accouchement). Elle précise par ailleurs que « les participants à chacune de ces scènes sont différents et construisent donc un scénario des origines à plusieurs » (*ibid.*, p. 59) ; elle souligne aussi l'importance de l'inscription de chacune de ces étapes dans le discours parental. Il est devenu ainsi plus clair à mes yeux ce qu'on a « pressenti » lors de notre travail avec E. Feld et que Cl. Veuillet a formulé, quelques années plus tard, ainsi : « ce qui permettra à l'enfant de trouver ses repères en étant obligé de composer avec un scénario complexe de (plusieurs) scènes primitives, c'est inévitablement le discours parental et l'étayage qu'il pourra trouver pour sa propre rêverie, du côté de la rêverie parentale » (*ibid.*, p. 61). Cette affirmation ne peut que justifier la nécessité, en tant que cliniciens, de se pencher sur le témoignage, autant celui des enfants que celui des parents homosexuels, afin de mieux comprendre comment leur expérience peut élargir et enrichir nos conceptions par rapport au développement des enfants dans ces nouvelles configurations familiales.

La présentation d'une première vignette sert par conséquent à illustrer les arguments que j'ai avancés quant aux observations cliniques et les liens qu'on peut instaurer avec un regard psychanalytique.

Vignette clinique 1 : Jules et Patrick

Jules et Patrick ont, tous les deux, 47 ans environ et sont en couple depuis leurs 19 ans. Ils ont des jumelles qui ont 15 ans au moment de notre rencontre. Ils habitent et travaillent aux Pays Bas depuis 12 ans. Ils font partie des premiers couples gays français qui se sont engagés dans la démarche de la GPA qu'ils ont réalisée aux États-Unis. Je les ai rencontrés à leur domicile en mai 2022 grâce à l'intervention d'une amie chercheuse qui les avait déjà rencontrés lors de sa propre recherche.

Au début de l'entretien Patrick se précipite pour souligner la précocité du désir d'enfant chez Jules qui a su le transmettre à Patrick. Ils se sont mis à penser à la réalisation de ce désir deux-trois ans après leur rencontre, « *quand ils ont commencé à travailler* ». Ayant le sentiment qu'ils étaient « *en tant que couple capable de s'occuper d'enfant à temps plein* » ils se sont assez rapidement orientés vers la GPA qui était à l'époque très peu connue et pratiquée. La force de leur désir ne les propulse pas apparemment dans une attitude de toute puissance car ils prennent d'abord le temps de la réflexion concernant le bien-être des enfants, au sein d'une association de futurs parents homosexuels. Ce désir très fort leur permet néanmoins d'affronter les multiples obstacles auxquels ils vont se confronter durant les cinq-six années suivantes.

Ils investissent d'abord leur énergie à repérer une agence qui peut remplir la fonction d'un tiers fiable leur permettant de réaliser leur projet avec une certaine transparence. Leur souhait initial est de pouvoir rencontrer une femme qui accepterait de réunir les deux fonctions, celle de donneuse et de mère porteuse à la fois, ayant en tête que cette personne pourrait ainsi s'investir davantage dans le lien avec eux et leurs enfants. Ils veulent ainsi faire une « vraie » rencontre, le moins impersonnelle possible, en instituant dans leur fantasme cette personne à la place d'un objet total : « *on voulait pas d'anonymat... ni, pendant ni après, et euh et on voulait aussi pouvoir garder le lien donc on voulait pas, une femme dont la motivation soit uniquement pécuniaire...* ». Même s'ils sont obligés de renoncer finalement à ce désir initial, qui s'avère trop compliqué à réaliser aux États-Unis, ils continuent à chercher des personnes (une donneuse d'ovocytes et une porteuse) avec lesquelles peuvent partager certaines valeurs importantes afin de construire un projet d'enfant commun. Ainsi leur attention se concentre de nouveau sur les motivations des deux femmes avec lesquelles il vont se choisir mutuellement. Ce choix, qui renvoie probablement au niveau du fantasme à une (deuxième) mise en scène primitive de rencontre autour de la conception-fécondation ne les épargne pas néanmoins d'un aspect énigmatique des motivations des femmes. Face à cette énigme, Jules et Patrick essayent d'aller au-delà d'une explication rationnelle d'une attitude altruiste et finissent par « détecter » une certaine dimension narcissique, surtout en ce qui concerne la gestatrice : « *elle était dans une recherche probablement d'un nouveau sens dans sa vie et euh quelque chose dont elle pourrait*

être ultra fière et euh à juste titre et donc il y avait un côté un peu win-win dans ce don ».

Cette longue recherche afin de parvenir à un matching correspondant à leur idéal, aboutit à une réalisation rapide d'une fécondation des deux embryons et à la naissance de leurs jumelles. Et cette gémellité semble s'associer aux pratiques médicales de PMA de l'époque, au désir très fort de Jules de devenir père le plus tôt possible ainsi qu'à leur désir commun d'avoir deux ou trois enfants. Néanmoins la suite dans leur vie de jeunes parents s'avère plus compliquée à cause de la difficulté liée à la différence du statut du chacun d'eux en tant que père : Patrick est reconnu en tant que père biologique et social alors que Jules ne dispose d'aucune reconnaissance : « Jules : *Je ne me sentais pas papa des fois au même titre que P... alors que moi-même j'étais euh à 200 % impliqué, je me suis... quand les filles sont nées... je me suis arrêté six mois de travailler... je me suis beaucoup occupé des filles euh depuis la naissance.* Patrick : « *Et puis t'es plus papa poule, de manière générale* ». En suivant le raisonnement de Jules on a l'impression qu'il s'est tellement fié initialement à la force de son désir de devenir père et à ses compétences d'être un bon « papa poule », (une sorte de caregiver maternel dévoué) qu'il finit par méconnaître l'importance du lien biologique qui donne accès plus facilement au statut symbolique, reconnu juridiquement et socialement, du père. Alors que cette non-reconnaissance semble le déstabiliser et le blesser, Jules et Patrick parviennent finalement à retrouver un équilibre en prenant la décision de quitter la France et s'installer aux Pays Bas. Grâce à la législation existante dans ce pays et au désistement juridique de la porteuse de son statut de mère, Jules peut s'instituer à la place d'un caregiver qui se sent très attiré par l'exercice de la fonction maternelle et qui, en même temps, n'est pas dépourvue de la reconnaissance sociale de son rôle de parent.

Quant à la question de leurs propres motivations de devenir pères dans ces conditions hautement compliquées, ils n'ont pas véritablement de réponse consciente, si ce n'est les très bons souvenirs d'enfance de Jules. Néanmoins les associations qu'ils font concernant la relation avec leurs familles d'origine, nous laisse supposer ceci : Jules semble pouvoir s'appuyer symboliquement et matériellement sur le désir très prononcé de ses parents de devenir grands-parents ; Patrick, de son côté, a l'air de s'appuyer sur une certaine complicité avec sa mère alors qu'il doit se défendre contre une relation très conflictuelle avec son père qui n'hésite pas de déclarer

qu'il n'a jamais voulu d'enfant : « *Mon père il a toujours eu beaucoup de mal déjà avec le fait que je sois homo... .. et euh... et en plus lui ne voulait d'enfant déjà, donc j'étais pas désiré euh je suis arrivé là euh par la volonté de ma mère on va dire (rire) et le fait d'être grand père mais alors là euh ça l'intéressait pas du tout... à tel point qu'il a coupé les ponts euh, avec moi quand les enfants sont nés... donc euh* ». Vu cette absence apparente d'un modèle paternel positif pour lui, on peut se demander si le désir ardent de Patrick de devenir père, après sa rencontre avec Jules, ne s'inscrit pas dans une fonction réparatrice narcissique.

Le récit de leur vie quotidienne familiale nous amène à penser qu'ils ont adopté assez rapidement un mode de vie avec un partage des tâches familiales classique (voir hétéronormatif). Néanmoins chacun d'eux semble y trouver son compte : Jules peut s'investir dans l'exercice de la fonction d'un caregiver plutôt maternel alors que Patrick garde une distance vis-à-vis des enfants en se calquant inconsciemment sur l'attitude réservée de son père (comme il le dira lui-même à la fin de notre rencontre et hors enregistrement). Au fil du temps pour autant et en vivant à côté de Jules, qui n'éprouve pas d'appréhension en exerçant pleinement sa fonction de caregiver, Patrick a peut-être apprivoisé progressivement ses propres peurs d'être en contact étroit avec ses enfants. Ainsi son attitude pourrait paraître a priori paradoxale : d'un côté une certaine distance et de l'autre côté une grande pugnacité afin de réaliser son désir d'enfant. Il essaye en effet de surmonter les différents obstacles en s'appuyant sur son occupation professionnelle pour garantir de meilleures conditions de vie familiale et permettre leur éloignement de la France.

Leur décision de s'installer aux Pays Bas semble très motivée par la colère de Patrick face aux autorités françaises, très hostiles à la reconnaissance de l'homoparentalité, qui l'ont obligé à mentir pour obtenir la possibilité légale de quitter le sol américain avec ses filles. Néanmoins il s'agit d'un mensonge paradoxal : il a dû déclarer la vérité au niveau biologique (c'est-à-dire que les jumelles sont issues de son « couple biologique » entre lui et la mère porteuse), ce qui est pour autant un mensonge pour lui au niveau affectif. Il éprouve apparemment de la culpabilité parce qu'il a ainsi trahi son couple amoureux avec Jules, ce qui renvoie par ailleurs à son fantasme d'une (première) scène primitive du désir parental ; en même temps, à travers ce mensonge, il a dû « nier » une partie de son identité, c'est-à-dire qu'il est homosexuel.

Vivre aux pays Bas leur permet par ailleurs, d'un côté, de préserver des liens affectifs très porteurs avec la famille d'origine de Jules et, de l'autre côté, de garantir pour leurs filles qui grandissent, un environnement social très peu homophobe. En suivant de très près le développement de leurs filles qui sont devenues adolescentes, ils reconnaissent leurs limites à comprendre un vécu plus profond chez elles car « *c'est difficile à savoir ce qui manque ou ce qui est différent* ». En racontant, par exemple, l'épisode de la confrontation de leurs filles à la question qu'un professeur leur a adressée « *est-ce que ça te manque de pas avoir de maman ?* » Jules fait le commentaire suivant : « *Cette question de lien elles ont vraiment du mal à y répondre parce qu'elles savent pas ce que c'est d'avoir une maman quoi* ».

Autrement dit, ils semblent alterner entre une conviction que leurs filles « *ne sont pas pour l'instant dans une crise identitaire* » car « *il n'y a aucun mystère pour elles* », et la reconnaissance du fait qu'elles sont en pleine construction identitaire, liée en grande partie à leurs « *changements physiques* ». Leur discours nous laisse ainsi supposer que s'« *il n'y a pas de mystère* » pour leurs filles, il y a néanmoins une grande complexité pour appréhender le parcours de vie des adultes qui les entourent et qui ont contribué à leur arrivée au monde ; cette complexité concerne tant l'ambiance très conflictuelle dans la famille de Patrick que les choix de vie de la donneuse et de gestatrice. Cette situation amène apparemment leurs filles à chercher des repères stables pour leur construction identitaire : d'un côté elles s'orientent vers la quête d'un appui sur la biologie, c'est-à-dire elles repèrent une ressemblance physique avec des membres de la famille de la donneuse ; de l'autre côté elles semblent profiter des liens affectifs solides et sereins qui existent dans la famille de Jules (notamment à travers la relation chaleureuse avec le « *papy poule* », père de Jules, et avec des cousines jumelles du même âge qu'elles). Il est par conséquent assez clair à nos yeux que Patrick et Jules se montrent très soucieux quant à la possibilité de leurs filles de s'intégrer dans le réseau familial, tant du côté de la donneuse et de la gestatrice que du côté de leurs familles en France. En même temps ils ont l'air assez sereins quant à la question concernant l'existence des supports identificatoires féminins car ils considèrent qu'ils sont « *dans un milieu très féminin, finalement* » au niveau de la famille et de l'école. Cependant ils ont l'air conscients de leurs propres limites à offrir à leurs filles des repères pour la construction de leur identité féminine. Ainsi Jules

fait spontanément le récit de son vécu à l'apparition des premières règles d'une de leurs jumelles. Ce récit semble témoigner d'une recherche de sa part d'une proximité et complicité avec sa fille et renvoyer éventuellement à une mobilisation de ses propres identifications bisexuelles ; néanmoins ce même récit, teinté d'humour et d'un air serein, témoigne de la reconnaissance de la part de Jules de ses limites quant à ce mouvement identificatoire : « *on n'a pas l'expérience de savoir ce que c'est d'avoir ses règles par exemple, d'avoir mal au ventre ou au dos... donc c'est vrai que la première fois qu'Aurélié a eu... ses menstruations je me souviens (rire) d'avoir lu avec elle la notice euh, comment il faut faire pour mettre les... comment on appelle ça en français...I. : des serviettes....J. : donc on a lu ça à deux et on s'est débrouillés quoi (rire) et puis après ça s'est bien passé mais après le ressenti on l'a pas donc euh... ma sœur m'a demandé plusieurs fois : « est-ce que je peux aider les filles ? »*

La réalisation du génogramme, par ailleurs, à la fin de l'entretien a révélé la complexité qui imprègne leurs représentations des liens qui les unissent avec les deux femmes et qui les amènent constamment à hésiter s'il faut attribuer une plus grande importance aux liens biologiques ou affectifs. En cherchant où placer sur le génogramme la donneuse et la gestatrice, ils finissent par dire que c'est comme « *si elles sont venues du ciel* ». Et cette représentation d'elles en tant que bonnes fées semble, d'un côté, s'appuyer solidement sur la reconnaissance de leur altruisme et générosité mais, de l'autre côté, témoigner d'une hésitation (voire ambivalence) à leur accorder un statut maternel. Ainsi leur interrogation quant à « *ce qui peut faire lien* » dans leurs familles d'origine mais aussi par rapport aux familles des deux « mères » est incessante. Ils nous donnent néanmoins l'impression qu'ils privilégient l'idée de l'importance des affinités possibles entre les différentes personnes (et ce qui peut permettre l'existence d'un « *esprit de famille* ») au détriment de l'importance des facteurs comme la biologie ou la proximité géographique.

Je pense que la particularité de cet entretien réside non seulement au fait que ça nous offre quelques premiers éléments de réflexion quant à la question de la construction identitaire des enfants qui grandissent dans une famille homoparentale, mais surtout parce qu'il nous permet d'initier la réflexion autour de différents aspects que recouvre la figure de la gestatrice au niveau de la réalité et du fantasme, et notamment celui des scènes primitives. Cette même

problématique va être de nouveau explorée à travers la vignette suivante.

Vignette clinique 2 : John et Pierre

L'entretien démarre avec l'affirmation de John que « *tous les deux ont voulu un enfant avant d'être ensemble* » même si ce désir a évolué différemment pour chacun d'eux au fil du temps : John, qui a découvert ses tendances homosexuelles depuis son adolescence, « *était prêt depuis ses 17 ans* » et est resté fixé sur cet objectif en envisageant différentes solutions (y compris en se mettant en couple avec une collègue et amie) avant de rencontrer Pierre et entamer avec lui la démarche de la GPA. Pierre, de son côté, avait dû renoncer à ce désir en pensant que c'était incompatible avec la vie qu'il a menée en tant qu'homosexuel jusqu'à ses 30 ans. Néanmoins suite à leur rencontre qui s'est faite « *tellement ...rapidement mais... progressivement* » depuis une douzaine d'années, ils ont commencé à envisager un projet d'enfant ensemble. Ils se sont sentis très appuyés dans la construction de ce projet par un couple d'amis qui venaient de devenir parents par GPA et surtout par un autre père gay militant qui leur a fourni beaucoup d'informations concrètes. Ce qui nous a amené à penser que c'était fort important pour eux la transmission du désir d'enfant et surtout l'autorisation symbolique reçue par un autre homme, occupant probablement la place symbolique d'un père, de devenir, eux-mêmes, pères à leur tour. Plus tard, au fil de l'entretien et à travers les liens qu'on peut instaurer avec l'histoire familiale de chacun, la dimension énigmatique de ce désir de paternité, qui était tellement fort chez John, devient néanmoins plus claire.

La réalisation du projet de GPA constitue une expérience compliquée qui aboutit néanmoins à une issue heureuse. Elle est avant tout marquée par la rencontre avec Caroline, la mère porteuse, qui revêt, à nos yeux et d'emblée, un aspect d'un matching parfait : Caroline les a choisis à travers une annonce sur facebook qu'ils ont mise quand ils avaient commencé à se décourager de leurs efforts multiples à rencontrer une mère porteuse à travers l'intermédiaire d'une agence. Après ces tentatives infructueuses et un désistement provisoire de Caroline, elle revient vers eux et entame avec enthousiasme réciproque la procédure de la GPA en s'appuyant (de part et d'autre) sur la présence médiatrice de l'agence. Leur long récit autour de cette étape de leur parcours vers la GPA nous a amené

à avoir l'association suivante : comme s'il s'agit d'une rencontre amoureuse qui se fonde sur une attirance mutuelle et qui s'avère solide car elle peut aboutir à la réalisation d'un projet d'enfant ; une association évidemment qui ne peut que renvoyer à l'accomplissement fantasmatique d'une (deuxième) scène primitive de conception – fécondation, teintée d'une dimension d'érotisation.

Le récit par ailleurs que John et Pierre font de la façon dont Caroline s'engage dans la GPA (alors « qu'elle avait juste accouché de son deuxième enfant quelques mois auparavant ») mais aussi de son attitude durant la grossesse, l'accouchement et après celui-ci, amène l'énigme des motivations de Caroline à s'impliquer de son côté dans cette « aventure » ; énigme qui restera irrésolue jusqu'à la fin de l'entretien. Caroline se montre, aux yeux de John et Pierre, dès le début, généreuse et altruiste en ne faisant attention ni à la maladie dont souffre Pierre (et qu'il a contractée juste avant sa rencontre avec John) ni à l'argent, comme c'était le cas préalablement avec les autres femmes porteuses. Malgré la distance géographique et les restrictions liées au Covid, qui ont empêché l'organisation d'une rencontre au Canada durant la grossesse, Caroline semble déployer beaucoup d'énergie pour préserver une proximité avec eux et contrecarrer la frustration, notamment de Pierre. Néanmoins ils parviennent à vivre ensemble l'accouchement de Caroline qui a pu se dérouler selon ses souhaits à elle, c'est-à-dire dans une maison de naissance, dans l'eau, sans péridurale : « *Caroline nous a demandé de nous rapprocher, et euh Pierre est rentré dans le bain avec... avec Caroline... C'est moi qui ai attrapé Eric quand il est sorti et donc ben je l'ai attrapé, je l'ai mis dans les bras de Pierre et c'est moi qui ai coupé le cordon euh... oui pardon je l'ai mis dans les bras de Caroline parce que nous paraissait important... donc elle lui a fait un bisou et après il a été dans les bras de Pierre et j'ai coupé le cordon quand il était dans les bras de Pierre* ». Cet extrait, issu du récit fait par John, nous a semblé renvoyer à un scénario d'une (troisième) scène primitive de gestation-accouchement, où c'est John qui occupe la place du père et qui coupe le cordon ombilical alors que la place de la mère paraît interchangeable entre Caroline et Pierre.

Les premiers jours après l'accouchement, Caroline est présente quotidiennement et donne « *un petit peu le sein* » alors qu'ils donnent eux-mêmes le biberon. La mise en place de ce « *mixte des deux* » témoigne éventuellement d'une tentative d'assurer que la transition entre la femme porteuse et les pères en tant que

caregivers se passe de la façon la plus harmonieuse. Comme s'il s'agissait d'éviter fantasmatiquement un mouvement d'arrachement ou d'usurpation de leur part et par conséquent de déchirement et de séparation trop violente pour Caroline. Ce qui nous amène à nous demander si Caroline, à travers cette GPA, a cherché inconsciemment la possibilité de vivre un accouchement idéal pour elle. Mais quel pouvait être cet idéal ? Donner la vie à un enfant et pouvoir se séparer de lui dans les meilleures conditions possibles ?

En tout cas les deux pères se sentent confiants dès les premiers instants dans leur fonction de bons caregivers parce que John peut s'appuyer sur son expérience professionnelle de soignant en réanimation néonatale alors que Pierre constate qu'il « *peut avoir l'instinct* », des « *réflexes naturels quoi* ». Ils font par ailleurs la connaissance de la famille nombreuse de Caroline, ils se sentent « *énormément inclus* » et quand il s'agit de partir ils se font des soucis pour Caroline et s'arrangent pour que ça soit elle qui doit leur dire « au revoir » la première. Comme s'ils ne veulent pas porter la culpabilité de lui avoir usurpé l'enfant et qu'ils préfèrent penser que c'est elle qui les quitte. Ce n'est pas donc étonnant qu'ils se mettent très vite en accord pour que Caroline devienne la marraine et se projettent aussi rapidement dans la possibilité d'une deuxième GPA. Néanmoins le récit de deux pères rend complètement énigmatique la possibilité de comprendre de qui émane le désir de donner un deuxième enfant à l'autre. Ce qui est certain par contre c'est l'enchantement de deux pères : « *ça nous paraissait tellement logique que ça soit Caroline la marraine* ». Cette attitude de P. et J. d'attribuer un lien clair de parenté symbolique à Caroline en tant que marraine alors qu'elle est en même temps la mère de naissance nous interpelle : s'agit-il d'un compromis psychique assez paradoxal à travers lequel la force du lien de parenté est plutôt associée à la dimension symbolique afin que le lien biologique soit effacé ? Même si Pierre et John ne comprennent pas vraiment pourquoi Caroline s'engage dans cette « *aventure* » en restant célibataire (« *elle le faisait parce qu'elle avait envie de le faire* »), ils la trouvent « *vraiment merveilleuse à toutes les étapes du parcours* ».

Confrontés à la question relative au processus de désignation de celui qui serait (est) le père biologique, ils insistent sur leur préoccupation de ne pas le désigner. Néanmoins cette question leur permet de déployer l'histoire de leur rencontre en lien avec leurs histoires familiales respectives. Ainsi on comprend qu'ils

se sont rencontrés à une période difficile pour tous les deux, liée à une rupture amoureuse pour chacun d'eux. Pierre, qui pourrait être considéré a priori plus vulnérable suite à la contamination par son ex-compagnon d'une maladie qui l'a obligé d'acquérir le statut d'invalidité, trouve un appui considérable en la présence de John qui est infirmier. Ainsi il peut trouver une nouvelle perspective dans sa vie en nouant cette nouvelle relation amoureuse et en adoptant le projet d'enfant de John. De son côté, John qui est plus jeune d'une dizaine d'années, s'est vite orienté vers la perspective d'une relation stable dans laquelle il peut se sentir en sécurité affective et mettre en place son projet de paternité auquel il tient à cœur. Ayant vécu une relation extrêmement conflictuelle, voire maltraitante psychiquement, avec son père, il aspire éventuellement à ce projet d'enfant afin de réparer une blessure narcissique importante en devenant un bon père lui-même. De plus, il trouve apparemment un réconfort très important auprès de l'ambiance accueillante et ouverte qui caractérise la famille de Pierre.

La réalisation libre, vers la fin de l'entretien, du génogramme offre par ailleurs la possibilité de comprendre certains éléments supplémentaires importants pour la compréhension de la mise en place du projet d'enfant par GPA de Pierre et John. :

-John semble avoir vécu une adolescence tumultueuse à cause des conflits entre et avec ses parents, et a porté le deuil lié à la perte de ses grands-parents paternels, survenu à la même période ; des grands-parents qui représentaient apparemment pour lui le bon couple parental à l'opposé de celui de ses parents. Ce qui m'amène à penser que cette représentation aurait pu constituer pour lui un fondement de son propre projet de vie de couple et de famille. Son engagement par ailleurs dans une activité professionnelle qui lui permet de sauver des nouveau-nés s'inscrit probablement aussi dans un mouvement défensif de réparation.

- En se demandant quelle pourrait être la place de Caroline sur le génogramme, et après une hésitation certaine, ils décident qu'elle pourrait être désignée en tant que « *sœur de cœur* ». Ce qui nous amène à l'hypothèse suivante : désigner Caroline comme une sœur de cœur correspond éventuellement à une double tentative : d'un côté, ne pas lui attribuer clairement une place de mère tout en gardant une certaine ambiguïté puisqu'ils l'ont désignée comme marraine ; de l'autre côté, créer au niveau du fantasme un lien de parenté dépourvue de sexualité (car interdite entre frère et sœur) alors que dans la réalité il y a eu effectivement une rencontre

sexualisée (c'est-à-dire marquée par la différence et la complémentarité de deux sexes). Ce paradoxe condense peut-être toute la conflictualité à laquelle se confronte tout couple homo avec le tiers de procréation ; un tiers qui à la fois doit rester à l'extérieur de leur couple amoureux (première scène primitive) mais qui doit nécessairement participer au processus procréatif (troisième scène de gestation- accouchement).

- Tout à la fin de l'entretien et au moment où j'évoque le rôle parfois ambigu des psy dans l'affaire de l'homoparentalité, ils se réfèrent à leur expérience très positive lors de leur rencontre avec un psy bienveillant avec lequel ils sont devenus amis et qu'ils ont désigné comme parrain de leur garçon. Ce qui m'amène à une autre hypothèse quant au fonctionnement qui caractérise leur parcours vers la paternité : ayant choisi deux personnes (un homme et une femme) bienveillantes comme parrain et marraine, ils créent imaginativement un nouveau couple parental bienveillant à l'instar du couple grand-parental de John. En effet le psy-parrain donne son autorisation symbolique pour qu'ils deviennent parents alors que la porteuse-marraine-sœur leur offre cette même possibilité au niveau réel et symbolique à la fois ; autrement dit en leur prêtant son corps de gestatrice de façon généreuse et altruiste mais aussi en cherchant d'instaurer et de préserver des liens affectifs avec eux.

Cette vignette m'a par ailleurs amené à m'interroger sur le paradoxe relatif à la façon dont la rencontre a eu lieu entre cette femme porteuse et ces pères gays : à la fois transparait une attirance mutuelle entre ces protagonistes et en même temps on perçoit une tentative très soutenue de créer des liens familiaux forts qui doivent rester à l'abri des fantasmes sexuels (une rencontre hétérosexuelle entre Caroline et John) mais peut-être aussi incestueux (comme par exemple d'une relation sexuelle entre un frère et une sœur). Cependant l'élément qui nous frappe le plus est le caractère soudain et réciproque de cette rencontre qui impose une représentation d'un matching parfait : comme a dit Caroline « *eux, ils voulaient la même chose aussi* ». Mais quels fantasmes infiltrèrent ce matching parfait ? Le désir d'enfant de John, et consécutivement de son compagnon, qui défie les normes à cause de leur homosexualité vient rencontrer le désir de Caroline défiant également d'une manière aussi frappante, voire plus, nos schémas préétablis. Par conséquent, l'enfant né de cette rencontre est concerné par le scénario d'une scène primitive (la deuxième) entre deux géniteurs de sexe différent mais aussi par le scénario d'une rencontre de deux désirs très forts qui

correspondent inévitablement à la question du double apparaissant dans les différentes observations cliniques, tant du côté de Caroline que des pères. À ce titre, on sera interpellé par la manière dont ces deux hommes cultivent leur ressemblance sur la photo publiée sur le profil Facebook et qui est celle à l'origine du choix de Caroline. Sur cette photo, ils apparaissent tels des jumeaux vêtus de manière identique. De plus, tant Caroline que John semblent concernés par une intention inconsciente de s'inscrire dans un fonctionnement de sauveur. Je me suis demandé si cette hypothèse renvoie à l'idée d'une relation en miroir qui alimenterait très fortement le désir de créer une famille ensemble mais sans rapport sexuel ; une famille dans laquelle les pères s'occupent de l'enfant et la mère, non désignée comme telle, est présente/absente ; c'est-à-dire, une harmonie familiale où les idéaux de tous se rejoignent et ceci malgré les différences repérées dans l'exploration de leurs motivations conscientes et inconscientes. D'ailleurs, vers la fin de leur entretien, les deux pères ont expliqué leur projet de s'installer quelques années plus tard au Québec et se rapprocher de la famille de Caroline. Ainsi un lien d'interdépendance, teinté par un sentiment conscient d'estime et de confiance mutuelle semble s'instaurer entre eux.

Pour conclure

Les observations et constatations auxquelles je suis jusqu'à présent amenée à faire, me permettent d'élargir et approfondir la réflexion théorico-clinique autour de la parentalité gay en formulant certaines remarques supplémentaires. Il s'agit des remarques qui interrogent surtout certains paradoxes ayant émergé au cours de ce travail de recherche ; paradoxes qui s'associent à la problématique personnelle des participants mais aussi à la dynamique transférentielle et contre-transférentielle dans cette situation clinique.

La lecture et l'analyse des entretiens avec les pères gays ne pouvaient se réaliser qu'en ayant en arrière fond certaines données issues de notre recherche précédente avec les mères lesbiennes. Ainsi nous avons rapidement constaté que la question de l'assignation de la place du père biologique entre les deux partenaires du couple gay, semble revêtir beaucoup moins d'importance pour eux que le choix de qui serait la mère biologique dans le couple lesbien. En effet, lors de notre travail précédent et grâce à la contribution d'E. Feld, nous avons formulé le postulat suivant : « Le projet d'enfant

et l'Insémination Artificielle par Donneur (IAD) vont provoquer des réaménagements importants dans l'économie psychique des couples lesbiens demandeurs d'insémination. Le projet lui-même, impliquant de décider qui sera la mère biologique et qui sera la mère sociale, fissure déjà le couple sexuellement identique et l'ouvre sur ses différences et sur cette question : c'est quoi le deuxième parent de sexe féminin qui n'est pas la mère biologique et qui n'est pas un père ? Ça fait quoi, ça se situe comment entre la mère et le bébé ? » (Feld-Elzon, 2010). Plus concrètement, nous avons remarqué que pour certains couples, le choix de la mère biologique s'est imposé comme une évidence à l'une des partenaires qui évoquait un désir persistant de devenir mère, la maternité représentant pour elle un aboutissement de sa féminité construite sur une identification à sa propre mère. Par ailleurs, leurs compagnes, elles, tout en investissant le projet de parentalité, ne partageaient pas souvent ce désir de grossesse avec les modifications corporelles, les vécus de fusion et surtout l'identification au modèle féminin maternel que la grossesse implique.

A contrario et on pourrait dire de façon paradoxale, les hommes que nous avons rencontrés ne semblent pas particulièrement préoccupés par la question de la désignation de qui sera le parent biologique et laissent l'impression que ce choix a une moindre fonction de différenciation entre eux. Ainsi ils associent la prise de décision finale à différents facteurs « extérieurs » à eux (le hasard, la qualité de leurs gamètes, la décision des médecins, etc.), ce que nous avons pu aussi constater dans le cadre de deux rencontres cliniques qui ont fait l'objet des vignettes présentées plus haut : Jérôme et Philippe ayant initialement affirmé que « ni l'un ni l'autre avaient vraiment envie d'être papa génétique », ils ont finalement choisi Philippe car il était bilingue et de cette façon leur déclaration auprès du consulat français concernant sa relation avec la gestatrice américaine paraît paraître plus crédible. La question du choix chez le couple de John et Pierre paraît beaucoup plus ambiguë : ils voulaient initialement utiliser les gamètes de Pierre car il était beaucoup plus âgé mais ils avaient donné leur accord, dès le début, de produire deux embryons dont chacun a été fécondé avec le sperme de chaque partenaire. Finalement, suite à des complications médicales, c'est le « transfert d'embryon » de John qui a apparemment abouti à la grossesse de la gestatrice. Cependant John affirme que pour l'instant « ils n'ont pas la certitude que génétiquement c'est le sien » puisque leur fils « ne ressemble ni à l'un ni à l'autre » ; ce qui est

néanmoins certain c'est « leur refus catégorique de dire qui a été le géniteur ».

Cette constatation m'a amené à m'interroger si le choix du père géniteur a une moindre fonction de différenciation quant aux qualités de chacun d'eux en tant que partenaires du couple homoparental. Étant donné qu'ils se sentent beaucoup moins impliqués qu'une femme à la gestation de l'enfant à travers leur corps, ils sont probablement amenés à se confronter davantage à l'incertitude et à l'altérité à travers la rencontre souvent énigmatique et parfois compliquée avec l'autre qui est représenté par la donneuse et la gestatrice. Cette observation a néanmoins suscité une nouvelle interrogation : est-ce que les identifications bisexuelles sont beaucoup moins apparentes mais autrement intégrées chez les pères gays qu'elles ne l'étaient chez les couples de femmes ?

La formulation de cette question nous a permis de réaliser que nous pouvions retrouver par un autre biais la question de départ de cette recherche : interroger les représentations de la fonction maternelle et paternelle des hommes qui s'engagent dans un projet d'homoparentalité par GPA à travers le déploiement de la bisexualité et des identifications induites par ce projet. L'assurance et l'habileté avec lesquelles la plupart des hommes que j'ai rencontrés, exercent, à l'instar de Jérôme, leur fonction de parent dès les premiers instants de la vie de leur enfant, semble les épargner, en apparence en tout cas, d'une préoccupation liée à l'absence physique d'une figure maternelle. Ce qui m'a amenée à chercher le terme avec lequel je pourrais qualifier la position parentale qu'ils occupent : s'agit-il d'un père maternant, d'un caregiver maternel, d'un « parent suffisamment bon » tout court ? Cette recherche d'un terme approprié, et le moins possible genré, reflète un questionnement quant aux facteurs qui permettent d'affranchir l'exercice de la fonction maternelle du sexe anatomique du parent. Ainsi, comme dans la recherche avec les mères lesbiennes, on ne peut penser qu'à la force et la fluidité des identifications bisexuelles ainsi qu'à l'enracinement du désir d'enfant dans l'histoire œdipienne et préœdipienne de certains pères gays ; comme si on pouvait percevoir une sorte d'instinct paternel qui pourrait amener certains hommes à une attitude inconsciente de revendication de la qualité féminine de porter un enfant et d'engendrer.

Cette facilité des pères gays d'incarner la fonction d'un « parent à temps plein » ne peut qu'influencer la place qu'ils peuvent attribuer, au niveau du fantasme et de la réalité, aux femmes qui leur

permettent de devenir pères. Si la donneuse d'ovocytes est reléguée le plus souvent (mais pas toujours comme dans le cas de Jules et Patrick), à une sorte d'objet partiel (comme c'est le cas parfois du donneur anonyme de sperme dans l'homoparentalité lesbienne), la gestatrice se présente dans le discours des hommes que nous avons rencontrés, comme une figure beaucoup plus importante et souvent énigmatique. On a déjà formulé l'hypothèse (Naziri et Ducouso, 2021) que cet aspect énigmatique pourrait être lié à la dimension paradoxale de son statut : elle ne peut que renvoyer à une figure maternelle, à la fois présente et absente ; cette figure peut, de surcroît, constituer un tiers dont la fonction reste à définir en lien avec chaque configuration familiale particulière.

Par ailleurs, la prise en compte de la dynamique transférentielle et contre-transférentielle développée lors de ma rencontre avec les pères gays, m'a permis de mieux comprendre certaines données qui m'ont surpris ou m'ont paru paradoxales. Plus concrètement, je me réfère à la constatation à laquelle on peut aboutir à la fin de la lecture de la deuxième vignette qu'on a présentée : Pierre et John manifestent un transfert très positif vis-à-vis de la figure des pys qu'ils considèrent a priori bienveillants : non seulement ils ont noué un lien très fort, que j'ai décrit plus haut, avec le psy qu'ils ont rencontré au début de leurs parcours mais ils font aussi partie des rares couples qui ont répondu positivement à l'annonce que j'ai postée sur Facebook (deux sur douze). On pourrait néanmoins penser que tous les hommes qui ont voulu témoigner de leur expérience dans ma recherche, se sont mis dans une disposition favorable face à ce que je pouvais représenter pour eux, alors qu'ils auraient pu être heurtés dans leur parcours par l'attitude de certains pys. Ce qui a constitué à mes yeux un argument qui étaye l'hypothèse de la quête de leur part d'une reconnaissance de la légitimité de leur démarche, venant de la part d'une instance surmoïque, en l'occurrence l'autorité scientifique.

Cependant, de mon côté, je n'ai pas pu éviter d'évoquer à John et Pierre mais aussi face à d'autres pères, dans presque tous les entretiens, l'attitude ambiguë, voire négative, que certains pys ont tenu (et tiennent mais rarement actuellement) face à la question de l'homoparentalité. J'ai pu comprendre cette prise de position spontanée de ma part, non seulement comme un moyen « technique » d'inciter mes interlocuteurs à se révéler davantage par rapport à leur expérience, mais surtout comme une nécessité inconsciente de m'installer dans une position de complicité avec eux. Cette

observation ne pouvait que m'amener à m'interroger encore une fois sur la « neutralité impossible » (Faure-Pragier, 2004) de l'analyste, de surcroît chercheur et pas thérapeute, qui se trouve impliqué dans l'écoute des personnes concernées par la situation d'homoparentalité. En me mettant a priori dans une position de demande vis-à-vis d'eux, et malgré mon hypothèse implicite que s'ils veulent me parler ils ont aussi quelque chose à me demander, je me suis sentie déboussolée par rapport à ma position classique d'analyste ayant l'habitude de répondre à la demande des patients. Ayant en face de moi des personnes qui ont dû être confrontées de près ou de loin à une certaine hostilité de la part du pouvoir psy, leur montrer de quel côté je me plaçais a priori, a constitué probablement pour moi une sorte de position éthique. Mais qu'est ce qui pourrait me permettre d'utiliser ce terme de « position éthique » ? Est-ce qu'il s'agit de veiller, en scrutant mon propre contre-transfert, de ne pas glisser de la position de complicité à celle d'une collusion qui s'avère à mes yeux un risque caractérisant un nombre considérable d'études réalisées sur l'homoparentalité qui s'inscrivent dans une perspective militante ?

Par ailleurs, une autre observation contre-transférentielle qui m'a surprise et que j'ai faite dans l'après coup des entretiens dont celui de John et Pierre, concerne le fait que j'ai très rarement interrogé directement mes interlocuteurs quant à certaines questions que je pensais a priori centrales pour ma recherche : celle de la différence qu'ils font eux-mêmes entre l'exercice de la fonction maternelle et paternelle à travers leur pratique de parentalité et celle qui concerne le processus de désignation de qui serait le père biologique parmi eux. L'explication que j'ai pu avancer jusqu'à présent par rapport à cette « omission » de ma part, me semble être liée à ce que ces pères m'ont transmis inconsciemment durant toute notre rencontre qui parfois avait lieu en présence de leur enfant : pour eux ces questions ne correspondaient pas à des préoccupations véritables, pouvaient revêtir le caractère d'une évidence et renvoyaient à leur conviction que, de toute façon, ils pouvaient être des bons parents.

Bibliographie

Bergman, K., Rubio, J., L., Green, R., Padron, E., (2010). Gay men who become fathers through surrogacy: the transition to parenthood. *J. GLBT Fam. Stud.* 6, p. 111-141.

- Blake, L., Carone, N., Slutsky, J., Raffanello, E., Erhardt, A.A., Golombok, S. (2016). Gay fathers surrogacy families: relationships with surrogates and egg donors and parental disclosure of children's origins. *Fert. Steril.* 106, p. 1503-1509.
- Cadoret, A. (2001). « Être père sans femme : la paternité gay », *Tsantsa*, n° 6, p. 83-92.
- Carone, N., Baiocco R., et Lingiard V. (2016). Italian gay fathers' experiences of transnational surrogacy and their relationship with the surrogate pre- and post-birth. *Reproductive BioMedicine Online*, vol. 34, n° 2, p. 181-190.
- Courduries, J. (2016). Ce que fabrique la gestation pour autrui. *Journal des anthropologues*, 144-145, p. 53-76.
- Dempsey, D. (2015). « Relating across international borders: Gay men forming families through overseas surrogacy », in M. Inhorn, W. Chavkin et J. Navarro (dir.), *Globalized Fatherhood*, Oxford, UK, Berghahn, p. 362-395.
- Faure-Pragier, S. (2004). L'insoutenable neutralité du psychanalyste face à la bio-éthique. *Les bébés de l'inconscient*, p. 229-247.
- Feld-Elzon, E. (2010). Homoparentalité – Bisexualité – Tiercéité. Impact du projet d'enfant et de l'IAD sur la bisexualité. *Revue Belge de Psychanalyse*, 56, p. 61-76.
- Gratton, E. (2013). Entre pères gays et mères porteuses. *Dialogue*, 202, p. 21-32.
- Gross, M. (2014). Les tiers de procréation dans les familles homoparentales. *Recherches familiales*, 11, p. 19-30.
- Gross, M. (2018). Pères gays et gestatrices : des liens quasi-familiaux, in I. Côté, J. Courduriès et G. Lavoie, (dir.), *Perspectives internationales sur la gestation pour autrui (50-75)*. Québec : Presses Universitaires du Québec.
- Naziri D., Ducouso-Lacaze A. (2021). Familles homoparentales : Itinéraire d'une recherche psychanalytique, *La psychiatrie de l'enfant*, 64(2), p. 113-125
- Naziri D., Feld-Elzon E. (2012). Becoming a mother by AID within a Lesbian Couple: the Issue of the Third. *Psychoanalytic Quarterly*, 81 (3), p. 683-711.
- Naziri D., Dargentas M. (2011). La parentalité dans un couple lesbien : enjeux et questionnements. *Cahiers de Psychologie Clinique*, 37(2), p. 203-230.
- Teman, E. (2010). My Bun, Her Oven (or: Surrogacy as a Cultural Anomaly). *Anthropology Now* 2(2), p. 33-41.
- Teman, E. & Berend, S. (2018) Surrogate non-motherhood: Israeli and US surrogates speak about kinship and parenthood. *Anthropol Med.* 2018, 25(3), p. 296-310.
- Veuillet-Comber, C. (2019). L'homoparentalité du point de vue de l'enfant : réflexions psychanalytiques. *Connexions*, (2), 112, p. 117-129.

